

C'EST
ÉCRIT
DESSUS!

ARNAUD LABELLE-ROJOUX
C'EST ÉCRIT DESSUS !

28.03.2025 – 31.05.2025

Vernissage le jeudi 27 mars, à partir de 18h

Commençons par le titre : « C'est écrit dessus. » Il est *a priori* sans mystère. Ne claironne rien de grandiose. Ressemble à une célèbre réclame de fromage d'abbaye. Pourtant, comme je l'indique à Bernard Marcadé, dans notre conversation qui accompagne cette exposition d'aphorismes, de remarques, de slogans et autres préceptes d'une portée discutable inscrits sur des papiers de couleur, il se réfère à Alfred Jarry. Plus précisément à l'une de ses phrases. Voici la citation : « Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à regarder, et c'est écrit dessus. » Jarry entendait par là que la matérialité d'un texte prime sur toute explication ; qu'il est là, en somme, comme un objet à considérer sans mode d'emploi. À regarder. Ailleurs, dans une conférence intitulée « Le temps dans l'art », Jarry souligne que la littérature « est obligée de faire défiler successivement un à un les objets qu'elle décrit », alors que le spectateur d'un « tableau » embrasse « d'un seul coup d'œil un grand nombre d'objets ».

Telle est la donnée : conjuguer le lire et le voir simultanément.
Au lecteur de se faire « regardeur », au « regardeur » de se faire lecteur.

Ce n'est évidemment pas un hasard si j'ai souhaité m'entretenir à propos de cette exposition avec Bernard Marcadé, l'auteur des deux extraordinaires biographies de Marcel Duchamp et de Francis Picabia, mais aussi le familier des œuvres de René Magritte et de Marcel Broodthaers, et plus généralement d'un certain esprit « belge », sachant ce que je dois à ces noms et à ces artistes des mots, souvent, et des pièges de la vision. Converser amicalement devant une crème brûlée à la vanille du Vanuatu et un café ne consiste pas à s'expliquer (ce n'est pas un interrogatoire), mais à raconter. Cela libère, au détour des phrases, des éléments plus ou moins intentionnels soudain éclairants, et permet au besoin de préciser avec fermeté des points importants auxquels on tient. Ainsi, quoique usant de l'écriture, je considère, pour ce qui concerne mes aphorismes sur papier de couleur (quelques autres noms qu'on leur donne), qu'ils n'ont rien à voir avec la problématique des « mots dans la peinture » qu'évoque Bernard Marcadé à la fin de notre échange. Mes « inscriptions » (gardons le mot, qui me va comme un gant) le sont *en tant qu'art* et rien d'autre, sans lorgner du côté de la peinture. La panoplie des moyens est suffisamment riche pour que je ne recherche pas cette caution.

Le terme inscription, Bernard Marcadé le mentionne, est celui qu'a choisi Louis Scutenaire pour l'un de ses recueils, titre lui-même emprunté à Restif de la Bretonne, lequel tenait une sorte de journal mural en gravant directement des sentences à l'aide d'une clé sur les parapets de l'île Saint-Louis lors de promenades nocturnes. L'acte d'écrire, dans le cas de mes phrases sur papier de couleur, est indissociable du geste manuel qui l'accompagne. Mais j'ajoute : sans ambition plastique. J'écris comme j'écris. Naturellement ? En tout cas sans recherche d'effets. Que mon écriture soit reconnaissable comme peut l'être ma voix n'implique pas plus d'enjeu d'ordre pictural que les écritures lisibles dans des panneaux brandis par des manifestants ou ceux des maraîchers vendant des fruits et des légumes visibles sur le bord des routes.

Je tiens néanmoins à l'aspect de ces écritures. Écrire signifie à la fois : 1) tracer graphiquement des lettres sur une surface donnée ; 2) exprimer avec les mots une pensée ou transmettre une information. C'est pourquoi, si je peux reconnaître avoir été très certainement inspiré par les « directives » situationnistes maladroitement peintes à gros traits noirs par Guy Debord sur des toiles, j'imagine que le support retenu par moi des feuilles de papier en couleur l'a été justement pour fuir toute ambiguïté avec la peinture pouvant naître du prestige idiot de la toile. Je dis j'imagine, parce que je n'ai en effet aucun souvenir de ce qui a présidé au choix de ces papiers de couleur. En revanche, dès l'instant où je les ai adoptés, j'ai eu

conscience qu'ils boostent la pauvreté graphique des phrases, leur apportant une distanciation allègre, entre cuculisation (papiers de découpages infantiles) et efficacité publicitaire. Les mots signifient toujours plus que leur représentation, *a fortiori* lorsque s'ajoute cet élément potentiellement signifiant de la couleur, même si celle-ci n'est pas présente pour elle-même. Car j'ai fait mienne depuis longtemps la formule de Pablo Picasso : « Quand je n'ai pas de bleu, je mets du rouge. » La couleur donc, n'importe laquelle, c'est écrit dessus.

Reste la question de la langue. C'est écrit dessus, mais en français. Là encore, la chose est abordée dans la conversation. S'il m'arrive souvent de parsemer de mots anglais des peintures, des dessins ou des collages, les aphorismes, eux, sont presque tous été écrits dans la langue que je pratique au quotidien, le français. Il ne s'agit aucunement d'un quelconque acte de résistance linguistique. Comment dire ? C'est ainsi que les mots me viennent et, par là, les formules et les images qui s'ensuivent. Bifurcations invisibles, ricochets, leur déclencheur est la langue. C'est aussi simple que cela. Ou plutôt, la langue et l'association d'idées, les deux allant de pair. Exemple : Shakespeare pour la soif (aphorisme inédit). Qui comprend quoi ? Embarquez-vous ! Le problème ? Que ces aphorismes ne soient susceptibles de s'adresser qu'à des lecteurs francophones ? Je suis tout prêt à concéder qu'une connivence plus grande leur est réservée, mais il sautera aux yeux des autres, j'espère, que leur raison d'être œuvres d'art suffit à les regarder.

ARTISTES
DE TOUS LES
PAYS
JE N'AI PAS
DE CONSEILS
À VOUS DONNER

« Bref, écrire fait parler d'art ! »***Une conversation de Bernard Marcadé avec Arnaud Labelle-Rojoux***

Bernard Marcadé : Il semble difficile de dénombrer les aphorismes que tu as conçus tant ils se trouvent être, depuis assez longtemps, au cœur de ta pratique artistique et débordent de partout...

Arnaud Labelle-Rojoux : Il y en a effectivement beaucoup, je ne les ai pas comptés... Ceux que je présente à la galerie Loevenbruck correspondent à une sélection, assez large tout de même, d'aphorismes éclectiques inscrits sur des papiers colorés. C'est une sélection, et une spatialisation. Les premiers que j'ai répertoriés datent de 1996, mais les feuilles de couleur n'apparaissent qu'en 1998.

B. M. : Qu'est-ce qui te pousse alors à t'emparer de cette forme d'énoncé qui porte le plus souvent dans ton cas à rire ou à sourire ?

A. L.-R. : Rien. Ou disons le hasard ! Dans le cadre d'un Festival des Écritures imaginé, en 1996, par le Centre régional des lettres de Basse-Normandie à l'abbaye d'Ardenne, à l'invitation de Joël Hubaut, j'ai rédigé, par hasard donc, une première volée d'aphorismes. Contexte monastique oblige, les auteurs conviés étaient enfermés, de fait, dans ses murs vingt-quatre heures durant, comme lors d'une émission de télé-réalité, afin de produire des textes ayant pour thématique le temps.

B. M. : Le hasard a bien fait les choses en somme, mais peut-être est-ce plus précisément l'expérience de l'enfermement ou le sujet du temps...

A. L.-R. : Je me voyais mal aborder autrement que par des pirouettes langagières cette question aux ramifications sémantiques et philosophiques tentaculaires.

B. M. : On est à ce moment-là dans le domaine de la publication ?

A. L.-R. : Quelques-uns de ces aphorismes ont été repris dans mon livre, paru aux Éditions de l'Évidence en 1999, *Twist dans le studio de Vélasquez* sous le titre « Espèces de phrases définitives sur le temps pour passer à la postérité dans une catégorie modeste », avant-goût d'un autre livre, publié aux éditions La Vie au Marteret en 2011, *Les gros cochons font de bonnes charcuteries*, qui leur était exclusivement consacré.

B. M. : Tu as toujours considéré ces phrases comme faisant partie de ta démarche en les assumant physiquement dans tes expositions...

A. L.-R. : Oui. Il s'agit là des aphorismes sur papier couleur. Ils ont été intégrés à des compositions murales, entourés d'objets, de peintures, de dessins, dès 1998. La toute première fois, cependant, ce n'est pas sur un mur qu'ils furent présentés mais en écho direct avec la publication de *Twist dans le studio de Vélasquez*, sur les vitres d'un camion-vitrine. J'avais été invité par la galerie Brownstone, Corréard & Cie à faire la promotion du livre et Stéphane Corréard avait eu l'excellente idée de ce camion, qui aurait sillonné le quartier du Marais, comme en son temps celui, mythique, d'Iris Clert, ou ceux des cirques, bruyamment sonorisés, qui annoncent le spectacle du soir à travers les villes. En fait, le camion resta sagement stationné trois jours devant la galerie, rue Saint-Gilles, mais portes ouvertes. Le public pouvait donc y pénétrer, s'asseoir, écouter une playlist et, depuis l'extérieur, voir une quantité d'objets en référence avec le contenu du livre agencés à la façon d'un étalagiste mettant en scène de micro-décors ; en plus des phrases, naturellement, qui apparaissaient dès lors davantage comme des slogans publicitaires.

B. M. : Celles-ci sont rédigées en français...

A. L.-R. : Cette donnée est importante, essentielle même. Je n'utilise pas le français par une sorte de patriotisme de la langue. Cela participe de mon fonctionnement personnel et, pour le coup, de mon identité. Je me souviens d'une discussion plutôt amusante que j'ai eue en 2006 sur le sujet, alors que j'étais invité au palais de Tokyo par Nicolas Bourriaud et Jérôme Sans à figurer dans l'exposition « Notre histoire ». Nicolas Bourriaud, qui apparemment appréciait mes phrases, en tout cas leur esprit, m'avait fait la remarque que je me privais en français d'une portée « internationale » ; que j'aurais donc tout intérêt à les traduire en anglais. Dans la langue de Mickey, comme disait Dominique Noguez ! Ou plutôt de Donald ! De Donald et de Shakespeare ! J'ai bien sûr indiqué à Nicolas Bourriaud que ces phrases et sentences avaient comme déclencheur le langage, le langage sorte de tapis magique de la pensée, des associations, avec

des jeux de mots parfois, que je n'étais pas sûr qu'elles soient traduisibles sans perte de sous-entendus, mais j'en avais néanmoins conçu deux ou trois en anglais, dont l'une reliée drolatiquement à la situation, puisqu'elle correspondait à la traduction approximative de la sentence : « Quel bagage intellectuel pour le jeune artiste d'aujourd'hui ? Gilles Deleuze ? Nicolas Bourriaud ? Louis Vuitton ? » J'aurais pu ajouter : le *Harrap's Dictionary* ? C'était un aphorisme de circonstance en version non originale, doublée en quelque sorte...

B. M. : Ainsi les phrases peuvent se lire isolées ou intégrées à des ensembles...

A. L.-R. : Ce qui est nouveau dans l'exposition, c'est de les présenter sans autres éléments, et dès lors pleinement assumées de façon visuelle et spatiale. Il s'agit somme toute d'une installation de phrases. Dans *Les gros cochons font de bonnes charcuteries*, où j'avais isolé un aphorisme par page, avec de temps en temps une petite image en regard, elles demeuraient du texte jouant sur la notion d'illustration, comme dans la sentence « Le Jura mais un peu tard » assortie burlesquement d'une photographie d'un déguisement animalier du folklore jurassien.

B. M. : Tu parles d'éléments visuels, le dénominateur commun des aphorismes dans cette exposition est le papier coloré. Je trouve les couleurs choisies assez matysiennes, gaies en tout cas... Pas de trace ici d'un quelconque expressionnisme...

A. L.-R. : Utiliser du papier couleur permet d'ajouter une efficacité visuelle à des propositions qui peuvent être, quant à leur signification, épouvantables ou ridicules. Là où justement pourrait résider une certaine forme d'expressionnisme, dans l'expressivité graphique, quoique sommaire. Lettres bâtons assez gauches.

B. M. : Les couleurs peuvent être lues comme pop également ?

A. L.-R. : Oui. Une manière légère, sans doute, de prendre le contrepied de l'austérité conceptuelle intimidante, laquelle n'est pas, je m'empresse de le dire, partagée par tous ceux que l'on labellise de la sorte. Je pense en particulier à Allen Ruppersberg. Ou différemment à Guy de Cointet ou à Mel Bochner. Mais une des sources plus ou moins conscientes de cette série est davantage à chercher du côté des « Directives » de Guy Debord.

B. M. : Les fameuses peintures réalisées par lui en 1963 : « Dépassement de l'art », « Réalisation de la philosophie », « Abolition du travail aliéné »...

A. L.-R. : En effet. Ce qui m'a le plus marqué reste la manière avec laquelle Debord a écrit ces phrases sur ses tableaux. C'est un peu mal foutu, comme sur ces panneaux que l'on voit sur le bord des routes de vendeurs de fruits ou de légumes. Les inscriptions commencent plutôt bien en haut à gauche et, à la fin, il n'y a plus que dix centimètres en bas à droite pour terminer le message. J'aime bien cette idée de lancer une phrase et qu'elle bute sur le côté par manque de place. Cette dimension non maîtrisée me plaît...

B. M. : Le rôle de la couleur ?

A. L.-R. : Je l'ai dit, une verve visuelle mettant en valeur les messages, lesquels peuvent demeurer parfaitement obscurs ! La couleur fraîche associée au caractère souvent calamiteux ou saugrenu des pseudo-messages provoque une manière de hiatus...

B. M. : Il y a dans ces pièces plusieurs registres d'écriture. Comme tu le précises, certaines phrases relèvent du « faux slogan », d'autres de l'« aphorisme idiot » ou des « injonctions absurdes »... Tu te balades joyeusement dans des intensités stylistiques qui te font éviter la tradition des moralistes classiques (celle de La Rochefoucauld, La Bruyère ou Chamfort), mais qui te font privilégier Lichtenberg et Nietzsche.

A. L.-R. : Ce que j'aime chez Nietzsche, c'est sa « folie ». Il casse tous les codes de la « normalité ». Il s'en prend aux dogmes philosophiques, « fenêtres closes, portes verrouillées », auxquels il oppose l'expérimentation des esprits libres. Quand j'écris « **Artistes de tous les pays je n'ai pas de conseils à vous donner** », cette phrase peut être comprise comme une sorte de recommandation, mais conforte aussi l'idée que tout artiste est par essence libre et n'a pas de conseils à recevoir pour l'être...

B. M. : La phrase relève évidemment d'une forme de morale, mais justement pas de ce que Nietzsche qualifiait de *moraline*, à savoir un raisonnement normatif participant de la bien-pensance. Il est un autre écueil que tu aimerais éviter, celui de la poésie ?

NOS HISTOIRES

DRÔLES

SONT

GARANTIES

SANS

HUMOUR

MEURTRES

VIOLS

TORTURES :

DISTRAYEZ-VOUS

AVEC

L'ART ANCIEN!

A. L.-R. : Dans le langage populaire, des surgissements inattendus me touchent plus que la poésie. Ce sont des considérations qui n'ont rien de poétiques parce qu'elles sont davantage le fait de râleurs qui érucent. C'est pourquoi elles relèvent, selon moi, plutôt du burlesque. Dominique Noguez disait que l'on ne pouvait pas produire de l'humour sans avoir la volonté de produire de l'humour. Je suis assez d'accord avec ça. Tu fais de l'humour parce que tu as décidé d'en faire. En revanche, faire rire est très différent. Faire rire à partir de choses qui ne sont pas drôles, faire rire malgré soi est une autre affaire. J'aime bien cette ambiguïté.

B. M. : Un de tes aphorismes le spécifie d'ailleurs parfaitement : « **Nos histoires drôles sont garanties sans humour** ».

A. L.-R. : Je pense que l'humour est nécessairement lié à une volonté et à une intention. C'est aussi ce qui est en jeu avec la blague, le plus souvent orale et que je transforme en blague visuelle. Il y a dans ces pièces une simultanéité entre le voir et le lire, alors que dans la blague que l'on raconte il y a une chute, qui soit fait rire, soit pas, et dans mon cas, c'est souvent le cas...

B. M. : Elles consternent !

A. L.-R. : Exactement ! Dire de mes histoires transcrites sur une feuille qu'elles sont « garanties sans humour » implique qu'elles ne sont pas forcément fondées à faire rire, qu'elles ne sont pas drôles par essence... J'ai écrit récemment une phrase liée à l'actualité : « **Meurtres viols tortures : distrayez-vous avec l'art ancien !** » Cela renvoie bien sûr à l'iconographie païenne et chrétienne, gorgée d'assassinats, de supplices, de châtements...

B. M. : Cela n'est en effet pas drôle du tout !

A. L.-R. : Et pourtant, d'une certaine manière, c'est drôle quand même, parce que je mets en relation des éléments que l'on n'a pas culturellement l'habitude de relier. Mais je ne mise pas sur l'éclat de rire. Cela peut relever du « rire jaune », ou du « rire vert » comme on dit en italien...

B. M. : Toujours une affaire de couleurs, finalement ?

A. L.-R. : L'humour a le plus fréquemment quelque chose de condescendant. Je n'aime pas les humoristes...

B. M. : Moi non plus, mais je fais quand même une différence entre Fernand Raynaud, que j'apprécie énormément, et Raymond Devos, qui pour moi fait profession d'humoriste...

A. L.-R. : Je partage ton avis. Les histoires de Raymond Devos sont assez fabriquées, et même téléphonées, alors que les sketches de Fernand Raynaud, je pense à celui des « oranges pas chères », sont toujours inattendus, voire inquiétants...

B. M. : On retrouve une nouvelle fois cette distinction entre le rire et l'humour.

A. L.-R. : Certains me font passer pour un théoricien. En réalité, je ne suis théoricien de rien. J'écris et je ne suis guidé que par les associations d'idées. D'où mon plaisir à suivre les dérives mentales de Raymond Hains. J'ai écrit récemment sur une feuille de couleur verte un aphorisme dont je ne pourrais pas retracer le cheminement dans ma cervelle plutôt confuse, faisant référence à l'islam comme religion, sans porter de jugement d'aucune sorte : « Entre sunnites et chiites le Coran passe mal ». Façon comme une autre de produire des phrases, j'ai par la suite manipulé le mot Coran comme un objet, et j'ai glissé vers l'affreuse formule suivante : « Coran saignant ». Le fait que, immédiatement, celle-ci puisse être associée à l'assassinat de Samuel Paty, membre du « corps enseignant », m'a semblé rédhibitoire. La liberté d'esprit, pour quoi faire ? J'ai décidé de ne pas me servir de cette trouvaille sinistre, peut-être pas inédite d'ailleurs, aussi scandaleuse dans ce contexte que les jeux de mots de Jean-Marie Le Pen. Rien de drôle vraiment ! Dois-je ajouter que j'ai évidemment conscience du danger que représentent les mots et leur contextualisation ?

B. M. : On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui...

A. L.-R. : Selon la fameuse formule de Pierre Desproges, en effet, mais même le « tout » interroge. Je me suis aperçu qu'en dépit du fait que je puisse défendre la possibilité de tout dire, il y a des choses qui me sont intolérables. D'où cet aphorisme consécutif à ce

LA
BOURSE
DE
COMMERCCE
OU
LA VIE

que je viens d'évoquer : « Ma tolérance bute sur l'intolérable. » C'est souvent par respect des autres que je ne m'autorise pas à tout dire. Et, certes, ce « respect des autres », quelquefois, finit par être étouffant : trop conforme, trop conformiste...

B. M. : Ce qui paraît difficile, c'est de donner à ces phrases qui frisent l'intolérable une visibilité spectaculaire. Une chose est de les écrire, de les formuler, une autre de les assumer dans une exposition publique.

A. L.-R. : Mon but n'est pas de choquer. Ce qui m'anime, ce qui constitue le moteur de mes pièces est moins les jeux de mots que les images absurdes. Je ne suis pas un forcené du mauvais goût, même si nombre de mes aphorismes flirtent avec cette notion, quand ce n'est pas avec celle d'un ésotérisme fumeux que Jean-Yves Jouannais avait autrefois lumineusement qualifié de troupière. J'aime le précepte de Jean-Pierre Verheggen, qui, dans ses textes, se donnait pour règle d'enlever quelques barreaux à l'échelle de la compréhension. Cette méthode est également la mienne : ne pas fournir tous les éléments qui permettraient de comprendre certaines de mes phrases, dont je dois dire que je ne comprends pas moi-même toujours l'origine ! Celle-ci par exemple : « L'idée de placer un rétroviseur à ses chaussures pour constater le chemin parcouru est une fausse bonne idée. » L'image d'un homme aux chaussures équipées d'un rétroviseur m'amuse, si idiote soit-elle, moins parce qu'il serait impossible au porteur de rétroviseur de regarder derrière lui en marchant que parce que le chemin parcouru est la métaphore de la vie vécue. Disons, pour en finir avec cette question de la signification de mes phrases, qu'il ne s'agit pas, dans tous les cas, pour le regardeur/lecteur, de se conformer aux principes exclusifs de la raison !

B. M. : Ce qui, pour moi, caractérise tes sentences ou tes phrases, je me répète, c'est la pluralité des registres que tu convoques. Cela va du jeu de mots au trait d'esprit, du slogan minable à la maxime idiote, en passant par l'absurde de situation que tu qualifies de burlesque.

A. L.-R. : Effectivement. Le terme aphorisme ne me convient d'ailleurs finalement pas tant que ça, j'ai donc intitulé cette exposition « C'est écrit dessus ». Cela vient d'Alfred Jarry. J'avais noté la phrase, piochée dans *Les Minutes de sable mémorial* : « Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à regarder, et c'est écrit dessus. »

B. M. : Comme pour le Port-Salut, c'est écrit dessus ! Et bien sûr, comme dans *La Trahison des images* de l'ami René Magritte, c'est aussi écrit dessus !

A. L.-R. : Ce qui m'amuse avec ce titre, c'est que ça évite les explications en renvoyant simplement à l'écriture et au support.

B. M. : Tu aurais évidemment aimé titrer ton exposition « Mes inscriptions ». En hommage à Louis Scutenaire, que tu qualifies de « complice vachard de Magritte » ?

A. L.-R. : Ah oui ! Scutenaire ! Il avait lui-même emprunté le titre de son recueil à Nicolas Restif de la Bretonne, dont les *Inscriptions*, qui constituent une sorte de journal gravé à même le mur, ne furent publiées que bien des années après sa mort.

B. M. : Revenons à tes inscriptions à toi. Par exemple, ce fameux « LGBTQIRSUVWPXYZ... ». L'inscription commence bien et est très lisible, et puis ça semble se dérégler...

A. L.-R. : Elle est au premier degré et, par là, pas forcément appréciée par les militants de la cause LGBT ! Mais la phrase peut être lue comme instituant un élargissement absolu et inconnu des variantes sexuelles minoritaires...

B. M. : « Profitez-en l'art est encore en vente libre ! » est une inscription en forme de slogan publicitaire ?

A. L.-R. : On peut la considérer ainsi, surtout si l'on sait que la pièce a été achetée par Pierre Cornette de Saint Cyr, qui l'a accrochée dans son bureau. Pour moi, là encore, la phrase était plutôt ironique et critique, évoquant en filigrane la liberté « libre » de l'art dans un contexte potentiellement liberticide du libéralisme économique pour lequel la recherche du profit s'accompagne paradoxalement de la défense de libertés fondamentales, résumée dans la célèbre formule : « Le renard libre dans le poulailler libre. » Cornette l'a assumée comme un slogan qui justifiait, pour lui, son statut de commissaire-priseur...

IMAGINEZ UN
INSTANT LE
MONDE SI LES
CHIENS GRIM-
PAIENT AUX
ARBRES...

B. M. : « Un bon gourou vous transforme un surfer bronzé en hippy drogué », est pratiquement une réflexion sociologique ?

A. L.-R. : Si l'on veut ! La phrase était présente à la Maison rouge, en 2013, dans la très riche exposition « Sous influences », consacrée aux rapports des artistes avec les psychotropes dans leur production.

B. M. : « La vérité est un concept incertain », cela sonne très classiquement. « **La Bourse de commerce ou la vie** » est un clin d'œil évident au monde de l'art. En revanche, « Ouvrir un œil et son iPhone en même temps » est beaucoup plus énigmatique...

A. L.-R. : Je trouve la formule plutôt mauvaise, pour tout dire au coefficient d'intérêt très relatif, mais le jeu entre le « i » (de iPhone) et l'« œil » (eye) synthétisant la conjonction au réveil de deux soumissions sensorielles m'amusait. Je n'ai rien à en dire de plus !

B. M. : « L'intelligence artificielle décuple le flip paranoïde » est une remarque d'actualité. « **Imaginez un instant le monde si les chiens grimpaient aux arbres...** ». On est là dans l'esprit d'Ambrose Bierce ou même de Groucho Marx, qui font évidemment partie de ta famille de pensée...

A. L.-R. : Cela pourrait aussi être du Roland Topor...

B. M. : Le burlesque est sans doute ce qui, pour toi, caractérise le mieux ta manière d'appréhender le monde. Comment le définirais-tu ?

A. L.-R. : Vaste entreprise ! Pour le dire en deux mots, selon moi le burlesque est lié à l'idée de chute, d'immédiateté, de surprise... J'adore aussi bien Buster Keaton que Charlie Chaplin, mais pour des raisons opposées. D'ailleurs, chez chacun la chute correspond à une signature gestuelle. Keaton n'arrête pas de tomber : glissades, plongeurs, culbutes de véhicules. Il reprend, au reste, dans différents films la même « routine » où il se fait lourdement tomber. Chaplin lui se ramasse finalement peu. Il provoque en revanche des quantités de chutes avec sa badine, des cascades de chutes dans la tradition de Mack Sennett, lui-même demeurant toujours au bord de la chute, danseur funambule. Et c'est vrai, il y a un parallèle à faire avec mes phrases, qui ont un côté casse-gueule propre aux mécanismes du rire burlesque.

B. M. : « Le moins que l'on puisse dire d'une carpe est qu'elle est muette, ce qui ne constitue pas une opinion. » Pour moi, cette phrase est dans l'esprit de Raymond Hains... Mais je ne saurais pas dire exactement pourquoi...

A. L.-R. : Rester muet comme une carpe ressemble à un reproche, non ? Mais qui se tait a peut-être une bonne raison de le faire. D'énoncer que le mutisme propre à la carpe ne constitue pas une opinion sous-entend que se taire n'est pas forcément une posture. Le côté Raymond Hains de l'affaire tient peut-être au fait que la phrase t'en rappellerait une autre. Ou, par associations, ferait appel à d'autres références. Moi-même, y songeant, j'ai en mémoire un petit livre que l'on m'avait offert, je me demande bien pourquoi, intitulé *L'Art de se taire* d'un certain abbé Dinouart du XVIII^e siècle faisant l'éloge du silence.

B. M. : « **Quand j'entends Club Méditerranée je sors mon ombre solaire !** »

A. L.-R. : J'ai écrit cette phrase il y a longtemps maintenant. Du coup, on m'a fait remarquer qu'aujourd'hui on parle de « Club Med », lequel, en outre, n'existe plus ! La phrase est donc datée. Est-ce un problème ? Je ne sais pas...

B. M. : « **Le dégoût de la vie n'est rien à côté de l'odeur du chou de Bruxelles dans un compartiment fumeurs.** » Tu nous invites ici à visualiser une scène assez comique...

A. L.-R. : Oui, mais là aussi, les compartiments fumeurs n'existent plus aujourd'hui.

B. M. : Cela me fait néanmoins penser à une œuvre de Marcel Broodthaers : « Fume, c'est du Belge ! » Pour rester avec les Marcel, je trouve que ta sentence « Artistes talentueux coupez-vous les mains ! » me renvoie à Marcel Duchamp...

A. L.-R. : C'est drôle que tu dises ça, car, pour moi, ce genre de phrase est plutôt du côté de Francis Picabia...

QUAND J'ENTENDS

CLUB

MÉDITERRANÉE

JE SORS

MON

AMBRE

SOLAIRE !

B. M. : Je ne parlais pas stylistiquement mais conceptuellement. Avec le ready-made, Duchamp revendiquait le fait de se « débarrasser des mains ». Toi tu signifies cette idée dans une veine en effet assez picabiesque ou picabienne...

A. L.-R. : Les deux me conviennent ! Ce que j'aime chez Picabia, c'est ce mélange entre le bon sens et l'ironie. En sous-texte, on peut entendre ma phrase comme « Si vous voulez vraiment faire de l'art, n'ayez pas de talent ou ailleurs que dans les mains »...

B. M. : De la même manière, on peut dire de tes pièces qu'elles sont écrites sans pour autant relever ni de la poésie ni de la littérature ?

A. L.-R. : Je tiens à ce que ces pièces ne soient surtout pas associées à celles des artistes qui mettent des mots dans leurs peintures, Cy Twombly par exemple, que j'aime par ailleurs beaucoup, ou même, plus conceptuelles, celles de Christopher Wool, ou les ultimes, très fortes, de Sylvie Fanchon...

B. M. : Les fameux *Mots dans la peinture* de Michel Butor !

A. L.-R. : J'en suis à mille lieues ! Dans mon cas, ce sont des sentences que j'assume « en tant qu'art », pour parler comme Ad Reinhardt. Car ce qui est en jeu, c'est la simultanéité entre le voir et le lire. J'insiste aussi sur l'idée de spatialisation. De phrases en liberté quasi cacophonique... Cela dit, ces pièces ne constituent qu'une partie de mon activité d'artiste. Et je ne voudrais surtout pas être identifié à cette seule pratique.

LE DÉGOÛT DE
LA VIE N'EST
RIEN À CÔTÉ DE
L'ODEUR DU CHOU
DE BRUXELLES

DANS UN
COMPARTIMENT
FUMEURS